

premier Empire. Sous la monarchie de Juillet, c'est dans le duc d'Orléans qu'Enfantin plaça sa confiance : par l'intermédiaire d'Arlès-Dufour, le grand négociant lyonnais, il fit proposer au duc le rôle de « prince industriel », d'« organisateur de l'atelier », et d'avance il lui composait son ministère d'avènement, dont Lamartine serait le président et Enfantin l'inspirateur, et qui aviserait à l'amélioration du sort du peuple : traitant le pauvre Père comme s'il postulait une amélioration de son propre sort, le duc lui proposa l'aubaine d'une sous-préfecture ; Enfantin, cruellement déchu de ses illusions, cessa son apostolat royal. Moins de quinze ans après, l'apostolat impérial commença. L'auteur des *Idées Napoléoniennes* ne pouvait déplaire aux saint-simoniens : « Un Gouvernement n'est pas un ulcère nécessaire, mais c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social », avait écrit l'Empereur ; et n'en déplût aux libéraux, on ne pouvait, au jugement du saint-simonisme, ni mieux penser ni mieux dire. « La tribune et la presse doivent se taire pour un temps, déclara tout de suite Enfantin, afin que le marteau retentisse seul là où parlait la poudre, afin que l'homme écrive sur le sol ses hiéroglyphes de fer, et non des rébus politiques sur le papier. » Il exprimait à Henri Heine son admiration pour l'empire d'Autriche, qui méprisait le bavardage inutile du parlementarisme ; et Michel Chevalier la partageait, parce que, dans cet empire, l'instruction primaire était développée, et l'esprit de critique et de négation refréné. Un

pouvoir fort qui fit le bien du peuple, tel était l'idéal des saint-simoniens, et volontiers ils traitaient de burgraves les orléanistes et les libéraux, qui songeaient plutôt à imposer des limites à l'État qu'à l'encourager dans sa tâche sociale.

En 1832, au lendemain des émeutes ouvrières de Lyon, le libéral qu'était M. de Rémusat écrivait : « Les saint-simoniens sont stupides ; ils n'indiquent que des remèdes insensés ; mais ils sont dans la question. » Cette « question » a depuis lors été baptisée ; on l'appelle la « question sociale. » Sept ans auparavant, à l'occasion d'une grève rouennaise, le *Journal des Débats* s'était exclamé : « C'est une révolte jusqu'alors sans exemple ! » L'école saint-simonienne, elle, n'avait point eu si courte vue ; elle ne s'était point laissé devancer et surprendre par la multiplicité des exemples analogues : les temps pouvaient mûrir, elle était « dans la question ». Et que certains remèdes proposés par ces novateurs fussent en effet insensés, M. de Rémusat n'avait pas tort de le dire ; mais leur préoccupation très immédiate du bien-être populaire leur suggérait, en même temps, des projets beaucoup plus sages ; et dans l'impatiente générosité de leur cœur, ils trouverent, en tout temps, je ne sais quel correctif contre les fantaisies à longue échéance où papillonnait leur imagination. Beaucoup de ces « stupides », il serait messéant de l'oublier, étaient des mathématiciens. Leurs aspirations inassouvies vers l'introuvable « mère » et vers la formation définitive du couple-prêtre ne les empêchèrent

point d'ébaucher des projets de banques, de coopératives populaires, de sociétés de crédit ; la conversion des rentes, réalisée pour la première fois en 1852, fut l'œuvre d'un ancien saint-simonien, le ministre Bineau ; et les établissements financiers que créa le second Empire résultèrent, en grande partie, de l'initiative saint-simonienne des frères Pereire. A l'origine du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, le premier de tous, des lignes du Sud-Est, du Midi, du Jura, de certaines lignes espagnoles et piémontaises, on rencontre des ingénieurs saint-simoniens : le « système de la Méditerranée » que rêvait, en 1832, Michel Chevalier, — vaste réseau de voies ferrées, formant à cette mer comme une ceinture et rayonnant en éventail, aussi, pour en relier les principaux ports aux grandes villes de l'Europe — est réalisé, aujourd'hui, au-delà des plus aventureuses espérances de son auteur. C'est un ouvrage de Fournel sur les *Richesses minérales de l'Algérie* qui éveilla l'industrie dans cette région, de même que les importantes mesures prises par Napoléon III en faveur des indigènes algériens furent inspirées par un saint-simonien, Urbain. Héritiers, enfin, des colossales manies de ce Saint-Simon qui projeta, tour à tour, un canal entre les deux Amériques et un canal traversant l'Espagne, Infantin et les compagnons de son voyage d'Égypte rendirent d'importants services pour les études qui précédèrent le percement de l'isthme de Suez. C'est ainsi qu'au début de la plupart des grandes entreprises industrielles du

siècle, on aperçoit, comme point de départ ou comme mobile, la soif incessante qu'avaient les saint-simoniens d'être les ouvriers de la prospérité universelle et de faire fraterniser entre elles, fût-ce malgré elles, les nations et les parties du monde. « De cette doctrine, qui contenait en germe le socialisme, est né le mouvement capitaliste le plus considérable du siècle » : la remarque est de M. Charléty ; elle est fine et elle est juste. Mais en général, ce n'était point l'esprit capitaliste, l'avidité bourgeoise de l'enrichissement personnel, qui sollicitait les saints-simoniens à ces puissants efforts ; c'était la satisfaction de leur philanthropie, et l'infatigable hantise de leurs rêves de pacification, d'unification, de fraternité générales. Ils se montraient, tout à la fois, idéalistes intrépides et réalistes positifs ; en chacun d'eux, c'était souvent l'idéaliste qui poussait le réaliste à la besogne, et l'« ami des hommes » qui fécondait le polytechnicien ; c'est parce qu'ils n'étaient point terre à terre que, se laissant déchoir de leurs utopies de Ménilmontant, ils surent efficacement descendre sur la terre pour en quadriller la surface avec des voies ferrées ou des canaux, puisqu'ils ne la pouvaient changer ; et ces tyrans de la matière, qui la savaient si bien assouplir et forger pour les besoins de leurs semblables, étaient en même temps, au témoignage de Lamartine, des « esprits enthousiastes, arrachés aux viles doctrines du matérialisme industriel et politique », et devant lesquels s'ouvrait « l'horizon indéfini du perfectionnement moral et

du spiritualisme social ». Caressant de telles ambitions et travaillant à de telles œuvres, il leur semblait que les libéraux, qui s'attardaient à des questions de politique, méconnaissaient la réalité concrète et les vraies nécessités de la vie des peuples.

Même en théorie, d'ailleurs, Saint-Simon, son éphémère élève Auguste Comte et la foule des disciples inaugurèrent, parallèlement à de Maître et à de Bonald, une réaction contre le « libéralisme » et l'« individualisme » révolutionnaires. Aujourd'hui que la mode, tardive suivante du bon sens, est plus ironique que respectueuse à l'égard des « immortels principes », il faudra peut-être quelque effort de mise au point pour entrevoir la portée de certaines réflexions empruntées aux écrits de l'école saint-simonienne. A l'adresse de tout ce qui comptait en politique ou à l'Institut, de tout ce qui était puissant, savant ou riche, ces réflexions faisaient l'effet d'un défi. Dans son *Catéchisme des industriels*, Saint-Simon attaquait très vivement les « libéraux » : il leur reprochait de regarder le Gouvernement comme un « ennemi naturel », au lieu de saluer en lui « le chef de la société, destiné à unir en faisceau et à diriger vers un but commun toutes les activités industrielles ». Pour lutter contre le système théologique, écrivait-il ailleurs, on a proclamé le dogme de la liberté illimitée ; et il expliquait que ce dogme, excellent comme agent de destruction, est impuissant comme agent de réorganisation. Le *Producteur*, à son tour, émettait cette maxime, que l'in-

dividualisme et la liberté ont « purifié » le monde mais ne peuvent pas le « féconder » (1). On ébré-
chait une autre idole, la souveraineté du peuple : « Elle est incompatible, écrivait *le Globe*, avec toute harmonie, toute direction sociale, avec toute distribution et combinaison bien entendue des travaux, avec tout gouvernement ; elle n'est compatible qu'avec l'anarchie. » Jules Lechevalier, sous Louis-Philippe, dénonçait les « sophismes révolutionnaires », et si tant est qu'il fallût accepter le mot « libéralisme », il demandait un « libéralisme organisateur ». Laurent de l'Ardèche ne réclamait rien autre chose, sous le nom de « démocratie organique ». Et Jourdan savait ce qu'il voulait dire, et certes il ne disait pas une sottise, lorsqu'en son journal *le Spectateur républicain*, parmi les crises de la seconde République, il écrivait : « Nous sommes un peuple d'opposition, il faut que nous

(1) Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1895, p. 302 et suiv., M. EMILE FAGUET a analysé, avec une remarquable lucidité, les doctrines que développait Auguste Comte, collaborateur de Saint-Simon avant d'être le fondateur du positivisme, dans le journal *le Producteur*. Comte attaquait ce libéralisme qui érige la discorde en dogme et en institution, qui considère comme un idéal, sous le nom de liberté de penser, l'anarchie complète des opinions, et qui, détruisant la notion de société, laisse en présence et met en lutte « trente millions d'orgueils solitaires ». Les sociologues catholiques ne parlent point autrement lorsqu'ils reprochent au « libéralisme » d'oublier, dès son point de départ, que l'homme est en relations nécessaires avec ses semblables, et d'aboutir à cette conséquence, que l'idéal serait dans la suppression de toute règle. Et pour telles propositions de Pie IX, dénoncées en leur temps comme un attentat contre la « liberté de penser », on pourrait trouver dans certaines pages d'AUGUSTE COMTE un commentaire inattendu et un involontaire renfort.

devenions un peuple gouvernemental. Nous ne nous sommes passionnés jusqu'ici que pour la liberté ; il faut que nous nous passionnions pour l'autorité ». D'un bout à l'autre de son existence, en face de la conception « libérale », issue de la *Déclaration des droits*, qui réduit au minimum les attributions de l'Etat, le saint-simonisme voulut restaurer une théorie de l'Etat qui, non point certes par les folles broderies que l'imagination saint-simonienne y ajoutait, mais par la notion de société, sur laquelle elle reposait, était fort analogue à celle de la théologie catholique ; reprochant au « libéralisme » de « voir dans un code pénal la loi fondamentale de la société » et d'avoir pour idéal « celui des sauvages de la Nouvelle-Zélande, qui jouissent complètement de leur personnalité », il rêvait d'un Etat qui fût un pouvoir d'ordre, qui réglât les initiatives et les coordonnât entre elles, qui découvrit et groupât les énergies, qui empêchât enfin l'usure des forces sociales et l'exploitation de la pauvreté par la richesse. Malgré sa réputation de groupe révolutionnaire, l'école saint-simonienne, entretenant un tel idéal, était, par excellence, une école antirévolutionnaire ; elle allait aux antipodes de 1789 (1). Accu-

(1) « Le saint-simonisme, en tous ceux qu'il a touchés, a tué la foi au libéralisme pur, et, tout en ne repoussant rien de ce que la liberté a de bon, d'utile et de pratique, le nom de liberté désormais, pour tous ceux qui ont compris le sens et le bienfait de ce qui n'est pas elle, qui ont conçu, ne fût-ce qu'une fois, le regret ou l'espoir d'une haute direction sociale, a perdu de sa vertu merveilleuse et de sa magie ». C'est Sainte-Beuve qui s'exprime ainsi. (*Nouveaux Lundis*, IV, p. 152. Paris, Lévy).

sant les conservateurs de n'approuver que « la politique de gendarme et l'ordre à coups de sabre », le *Crédit* s'écriait : « Hommes de droite, vous êtes des anarchistes ! » Les doctrines de 1789, dont les conservateurs ainsi interpellés furent trop souvent, en dépit des condamnations de Grégoire XVI et de Pie IX, les champions inconscients, concluent en effet au désarmement du pouvoir ; elles réduisent la société à n'être qu'une mêlée chaotique des individus et des intérêts, et installent un certain règne légal de l'anarchie. Le saint-simonisme s'insurgea contre elles.

Et rapidement, dans le domaine de l'économie politique, l'insurrection descendit. J'emprunte à M. Charléty le résumé des leçons que donnait Isaac Pereire en 1831. « Les économistes, disait-il, n'ont vu dans ces questions vitales de capital et de revenu, de propriété et de fermage, de salaire, qu'un équilibre entre des intérêts également dignes de sollicitudes. Ils les ont toutes réduites à la loi de l'offre et de la demande : triste impartialité entre la richesse fainéante et la misère laborieuse. Dans ce va-et-vient de produits, de richesses, on n'a vu qu'un ensemble de phénomènes physiques soumis à des lois, on n'a pas vu que l'homme est vivant sous ces phénomènes, qu'il s'agit de lui avant tout, et pas d'autre chose. L'économie politique n'a pas de moralité. Pour elle, l'homme n'est qu'un moyen ; pour la morale, il est une fin. Moralisons l'économie politique. » Lorsqu'il y a soixante-cinq ans ces propos étaient

doxes; en 1896, au collège libre des sciences sociales, le P. de Pascal, représentant de la saine sociologie catholique, ne parlait pas autrement, et j'incline à croire que, dans ce collège, où toutes les doctrines avaient leurs apôtres, (1) on n'aurait trouvé que M. Yves Guyot, avocat de l'économie libérale et conservatrice, pour protester contre ces théories de Pereire. C'est qu'aujourd'hui la notion de société rentre dans les esprits. Condensée dans ces mots d'Aristote et de saint Thomas : *Homo ens sociabile*, elle fut méconnue par l'individualisme révolutionnaire, mais fortement empreinte, en revanche, dans le cerveau des saint-simoniens; elle déterminait l'angle visuel sous lequel, audacieux et confiants, ils cernaient de leurs regards l'ensemble des choses divines et humaines, commerce, industrie, art, religion.

Ils voulaient que l'art fût *social* : « Aucune école, écrit M. Weill, n'a aussi bien fait ressortir le rôle pragmatique, éducateur, qui appartient à la littérature »; et le succès de cette doctrine fut plutôt servi que compromis par certaines excentricités d'imagination dont ils en accompagnaient l'exposé; d'être appelé « mage » ou « prophète », cela ne déplaisait point à un poète romantique; et ne fût-ce que pour avoir l'honneur au trépied qu'on lui assignait, il cherchait à remplir une mission morale; ainsi fit Hugo, longtemps avant que Dumas fils ne

(1) Sur cette utile institution, voir l'intéressant ouvrage de DICK MAY : *L'enseignement social à Paris*. (Paris, Rousseau, 1896).

donnât un insigne exemple de cet « art social » rêvé par le saint-simonisme.

Que si, d'autre part, il est permis de chercher quelque rayon de bon sens parmi ces fusées religieuses que l'école saint-simonienne tirait si volontiers en l'air et qui toujours retombèrent sur elles-mêmes avec une stérile lourdeur, on observera que les saint-simoniens ont surtout respecté et souhaité, dans la religion, un lien d'organisation sociale. Qu'elle fût « une conception, une contemplation purement individuelle, une pensée intérieure isolée de l'ensemble des sentiments et du système des idées de chacun, sans influence sur ses actes sociaux, sur sa vie politique », Saint-Simon ne le pouvait tolérer; il exigeait que la religion prît l'homme tout entier. Malgré la catastrophe méritée de leurs étranges conceptions religieuses, ses disciples, sur l'horizon des préoccupations publiques, commencèrent à remettre la religion en cette place d'élite d'où le voltairianisme des penseurs et le laïcisme des hommes d'État l'avaient peu à peu fait descendre. « L'humanité marche sans vous, hors de vous, criait aux prêtres le Père Enfantin; elle vous laisse à l'arrière-garde parmi les traînards, impotents, invalides; montrez-lui que vous êtes encore dignes d'être ses guides... Le monde nouveau sort des entrailles du Christ; ce n'est plus le monde des nations, des races, des castes, de la naissance, de la guerre, de la servitude; non! c'est le monde de l'humanité, de la fraternité, de la paix, de la liberté, de la récompense selon les

œuvres ! Vous qui l'avez enfanté, vous méconnaissiez donc votre enfant ! » Plein d'admiration pour le catholicisme du moyen-âge, « qui avait fait des cathédrales, institué les pompes du culte et fondé l'industrie », et confessant que l'Église, « jusqu'à présent même, s'est montrée incomparablement plus habile que tous à élever les marmots, à consoler les affligés, à penser et à soigner les malades, à donner une espérance au mourant », Infantin lui demandait de sortir de son isolement et de savoir comprendre le monde nouveau : cela est facile, ajoutait-il, à un clergé qui, depuis un demi-siècle, se recrute presque exclusivement dans le peuple ; alors la puissance lui reviendra ». Et l'on put croire un instant que, suivant la prophétie de Lamartine, le saint-simonisme, « ce hardi plagiat qui sort de l'Évangile », allait « y rentrer ».

En 1878, l'année même où Léon XIII montait sur le trône pontifical, un publiciste israélite, dans un écrit intitulé *la Question religieuse*, proposait à l'Église romaine la direction de la réforme sociale universelle : ce publiciste était Isaac Pereire. Il ne semble point qu'elle fût si creuse et si vaine, cette dernière pensée du dernier saint-simonien ; car M. Georges Weill écrivait, il y a quelque temps, avec une précision d'analyste :

« La conduite de Léon XIII et d'une partie du clergé actuel est conforme aux vœux d'Infantin. » Si donc le XIX^e siècle, contemplé de haut et de loin, nous fait assister à un progrès, constant et bien assuré, des ambitions sociales de l'Église,

et si le catholicisme intégral, victorieux de l'absolutisme monarchique et jacobin, reprend lentement sa place, et une place directrice, dans le large courant qui entraîne les sociétés contemporaines, au lieu de s'y laisser remorquer comme une épave, il semble que cet évolution doive donner une satisfaction posthume aux rêves communs de Lamennais, ce fugitif, et des saint-simoniens, ces hérétiques. Leurs doctrines sont mortes ; mais de l'idéal que veut allumer l'Église parmi nos nuageuses ténèbres, on peut bien dire que ces enfants perdus ont fait surgir à l'avance quelques étincelles ; et quoi de surprenant en somme ? Ce serait le cas, reprenant un vieux proverbe, de dire que « tous les chemins mènent à Rome », même ceux qui longuement s'en écartent, pourvu qu'on porte avec soi, comme un fil conducteur, un intarissable amour des frères humains.